

DAK'art actu

VENDREDI 12 MAI 2006
Numéro 07



© Photo Béhan

La salle de rédaction de Dak'art

LE QUOTIDIEN DE LA BIENNALE DES ARTS

L'éditorial

Par Roger Pierre TURINE (critique d'art à La Libre Belgique)

Pour l'amour de l'art

Au-delà de ses prix, le plus souvent attribués à bon escient par des jurys soucieux d'encourager avant tout le travail, l'originalité et la force de frappe des œuvres en jeu, ce septième Dak'Art se sera justement signalé à l'attention générale par la qualité des intervenants en piste.

Au-delà des clivages de l'origine des élus, des genres abordés, des techniques éprouvées, les commissaires de l'exposition internationale ont témoigné de la pertinence d'une sélection riche en particularités représentatives d'une Afrique, à la fois noire et blanche, attentive à ses couleurs, ses valeurs ancestrales, sa foi multiple et variée en des expressions dignes et chargées d'âme. La présence à leur tête du sensible et rayonnant Yacouba Konaté aura, en effet, permis au Dak'Art 2006 de se positionner comme le plus riche en œuvres émergentes et fécondes de tous les Dak'Art réunis.

Les prix et encouragements décernés n'auront d'ailleurs jamais été aussi nombreux qu'en cette édition anniversaire des dix ans de la Biennale de l'Art africain contemporain. Une heureuse réalité, puisqu'ils ont tous souligné la surprise, l'émotion et l'étonnement fédérateurs suscités par des travaux dont l'inédit de la conception et la probité de l'engagement pour la défense et l'illustration de drames et vérités planétaires le disputait à la précision et au savoir technique des produits finis.

Bien évidemment, ces prix sont des encouragements adressés aux artistes, à charge pour eux, loin de se reposer sur des lauriers vite fanés, de se dépasser encore et toujours et de nous prouver demain que la confiance des jurés en leur chemin était un bon choix.

Le catalogue de cette édition 2006, remarquable, attrayant, utile avec ses biographies d'artistes et ses articles de réflexion, est, en outre, l'outil idéal pour assurer désormais la valorisation tous azimuts d'un événement qui aura surtout agi en rassemblement générateur d'énergies, de rencontres complices et de projets porteurs de lendemains attendus performants.

Le journal du Dak'Art, ce « Dak'Art Actu » que vous tenez en mains, fut, je pense pouvoir le dire, toute modestie mise au rancart, un autre outil de vulgarisation et de promotion d'une manifestation parfois mal ficelée mais résolument consciente de ses enjeux et désireuse de servir l'art d'un continent qui mérite tant l'attention du monde. La jeune équipe de journalistes africains qui le réalisa a, je le précise, abattu un travail qui mérite lui aussi les encouragements et les bravos. Ceux que je leur adresse volontiers, pour avoir pu jauger de près leur engagement quotidien dans l'aventure et leur détermination à s'affirmer en acteurs de terrain indispensables.

Que deviendraient, en effet, l'art et les artistes sans les incitations à la découverte que proposent à tout vent journalistes culturels et critiques d'art, pourvu qu'ils soient conscients de leurs devoirs et responsabilités. Comment dès lors, en ce point de ma réflexion, ne pas rendre, une fois de plus, comme l'ont si bien fait, hier soir au Théâtre Sorano, mes jeunes amis d'une équipe en marche, un vibrant hommage à notre frère disparu, le généreux et convaincant Jean-Servais Bakyono, qui

soutint, mieux que quiconque, la création africaine. Une belle plume s'est envolée. Nous en demeure l'image d'un homme de bien et de talent !

Si l'on ne parle bien que de ce que l'on connaît, ce n'est pas faire injure aux créateurs que de leur rappeler que la critique d'art est, elle aussi, quelque part créatrice et que c'est par l'apport d'un écrit de qualité, à son tour coloré et novateur, que le critique parvient à transcender la rigueur des mots par une implication personnelle dans les références qu'il convie dans l'accomplissement de sa tâche de passeur d'images. Ces images qui sont évidemment diverses et doivent s'entendre au-delà de la gratuité de certains mots et de certaines appellations contrôlées.

Nous parlons d'art, parce que nous aimons l'art et les artistes. Parce qu'ils sont nos frères d'armes dans l'appel à un monde plus digne, plus généreux, plus humain. Parce qu'ils luttent pour dénoncer, en termes artistiques et non par des slogans racoleurs ou conceptuels, les pièges et les routines, les dérives et les déstabilisations d'un monde actuel rivié au fric, à la performance politique, au déni des particularismes et des identités.

Des œuvres m'ont particulièrement ému dans cette perspective et, ce n'est pas manquer de respect aux autres que de citer les premières pour en pérenniser la mémoire. Je le fais en vrac, en fonction des rencontres sur le terrain. Comment ne pas souscrire à cette « Communion avec les habitants du vide » de Ludovic Fadaero, avec les grandes toiles dessinées du « Code noir » de Pélage Gbaguidi, avec les « Têtes de Nègres » d'El Loko et, bien sûr, cet « Habit de la société des dames » d'El Anatsui, quatre temps forts de la Galerie Nationale ! A l'IFAN, j'ai surtout retenu les installations multimédia « Don't fence me out » de Jems Robert Koko Bi, « Rosa Park's Refusal » de Ndary Lô, « Sakou Wala Boutel » d'Ibrahima Niang dit Piniang, « The Face of the City » de Dilomprizulike, « Congo l'ombre de l'ombre » d'Aimé Mpane, « The Dress » d'Erruas Safaa, « Photo vô botó » de Dominique Zinkpe, « Embouteillage urbain » de Babacar Niang, « Gris-gris blancs » d'Abdoulaye Konaté, la série de chasse de Souleymane Keita, « Les livres de chagrin » de Sokey Edoth, « Getting out of History » de Mounir Fatmi, « Premonition of War » de Wim Botha, « Le Miroir » et « Cendre » de Guy Wouete Lotchouang, « Why ? » de Cheikhou Bà, « Football » de Ki Siriki, enfin les peintures brodées de Billie Zangewa. Quant aux Anciens Combattants, ils n'ont pas réuni le meilleur cru et ses hôtes n'y ont guère bénéficiés de mises en espace idéales. Dommage, vraiment, pour le magnifique Freddy Tsimba et ses impressionnants « Corps en mutation » réalisés à l'aide de douilles de guerres tragiques ! Dans le Off, l'étonnante installation de Joël Mpadoh et la superbe découverte des photos d'ombres du pasteur peul Saidou Dicko sont inoubliables.

Je stoppe ici cet inventaire à la Prévert. Que les oubliés me pardonnent. Je crois avoir, en mon âme et conscience, épinglé ainsi la quintessence d'un festival qui, loin de s'être égaré en d'ennuyeuses redites s'est, au contraire, élevé au-dessus de la mêlée et de tant d'autres biennales du monde par la grâce de travaux d'artistes en prise sur leur temps, en prise avec leur conscience et une quête insatiable d'exprimer l'indicible.

Merci à eux tous. Ils nous ont donné du bonheur !

DAK'art actu

Dak'Art Actu

Quotidien publié par la Biennale de Dakar

Directeur de publication :

Ousseynou Wade

Rédacteur en chef :

Modou Mamoune Faye

Rédaction :

Roger Pierre Turine

Zouhour Harbaoui

Eddy Kabeya

Fortuné Bationo

Fortuné Sossa

Yacouba Sangaré

Thierry William Koudedji

Fatou Kiné Sène

Alassane Cissé

Abraham Bayili

Chuka Nbuife

Kimani Wanjuru

Maquette

Cheikh Tidiane Mbaye

Impression

Versus Studio

OUSSEYNOU WADE,
SECRETARE GENERAL DE LA BIENNALE DE DAKAR

« Le lien entre le Dak'art et l'Etat devrait être maintenu »

© Mandémory



Secrétaire général de la Biennale de Dakar, Ousseynou Wade est le maître d'œuvre, avec son équipe, du Dak'Art 2006. Après une première semaine d'intenses activités, il dresse un bilan à mi-parcours de l'événement et surtout dissipe les malentendus survenus au cours de cette 7ème biennale de l'art africain contemporain.

La 7ème Biennale de l'art africain contemporain a achevé hier jeudi sa phase active. Quel bilan pouvez-vous déjà faire ?

La Biennale est ouverte depuis le 5 mai. Nous avons connu beaucoup d'activités au cours de ces derniers jours avec l'ouverture officielle, les vernissages de l'exposition internationale, la visite des expositions dans les différents sites, le démarrage des rencontres et échanges, les ateliers sur les arts numériques. Et toute la réflexion sur ce sujet. Nous avons enregistré à cette édition une forte participation : à peu près 600 professionnels qui ont participé de façon active à la Biennale. Il faut simplement souligner parmi les participations collectives, la présence d'un groupe organisé par la Fondation Prince Claus, d'un autre collectif dirigé par la Fondation Mandrienne, de professionnels et d'artistes venus des Îles Canaries, de l'Unesco, la Communauté française de Belgique, etc. Nous avons connu une affluence pour cette édition, à la fois au niveau des exposants ou des professionnels.

Mais il est un peu tôt de faire un bilan, mais dès à présent, on peut constater avec les professionnels présents à Dakar que le niveau artistique de la Biennale a quelque peu été relevé. Cela est imputable à un travail méthodique de recherche mené par les commissaires pendant plusieurs mois. On peut également retenir les dossiers de qualité envoyés par divers artistes. Donc au-delà de ce niveau de la qualité esthétique, on peut reconnaître l'adhésion d'une pluralité de partenaires anciens ou nouveaux autour de cette biennale. Ce qui permet à terme de recenser environ 21 prix pour récompenser les artistes. Ce qui est un record. Et on note avec satisfaction que certains artistes se retrouvent avec deux prix. Ce qui veut dire que le choix du jury international a été judicieux et que les conclusions tirées de l'examen des œuvres sélectionnées ont rencontré l'adhésion d'un nombre assez important de professionnels.

Pourtant, la Biennale a connu quelques difficultés sur le plan de l'organisation, avec des retards dans la mise en place des œuvres. Déjà en 2004, elle avait connu ces mêmes difficultés. Pourquoi la Biennale a-t-elle tant de difficultés ?

Je ne suis pas sûr que dans le monde, il y ait une biennale qui ne rencontre pas de difficultés dans son organisation. Nous sommes en Afrique où il y a de sérieux problèmes de liaison d'une zone à une autre qui font que parfois pour quitter un pays africain et aller dans un autre pays africain, on doit passer par l'Europe. Il arrive aussi qu'on quitte un pays africain pour aller en direction du Nord et de l'Ouest, et que l'on soit obligé de passer d'abord par le sud du continent avant de remonter. Ceci constitue une contrainte majeure. Il se trouve également que les liaisons avec les artistes ne sont pas toujours aisées, au point que les demandes qui avaient été formulées pour avoir une idée précise de la cotation des œuvres au niveau du volume et du poids ont pris parfois beaucoup de temps pour être satisfaites. Ce qui fait que le transporteur n'a pu faire son intervention que très tardivement. A cela s'ajoute naturellement un certain nombre de problèmes internes que nous chercherons à identifier de façon objective, pour en apporter les meilleures solutions. Mais globalement, le pourcentage des œuvres présentées à la Biennale a été suffisamment important pour permettre la tenue et l'ouverture officielle de la biennale.

Vous parliez tantôt de la remise de 21 prix. Mais certains singulièrement le prix du design ont été sévèrement critiqués et par un journaliste et par une partie des biennalistes. Estimez-

Chers lecteurs ,

retrouvez l'intégralité des éditions du **Dak'art Actu** en format PDF sur notre site :

www.dakart.org et cliquez sur *Presse*

Secrétariat Général de la Biennale de l'art africain contemporain :

19, avenue Albert Sarraut - BP : 3865 Dakar RP - Tel : (221) 823 09 18 / Fax : (221) 821 16 32

Email : info@dakart.org

vous ces critiques non fondées ?

Il y a une chose qui est permanente dans l'appréciation d'une oeuvre artistique. C'est qu'elle n'est jamais unanime. Il faut en prendre conscience. Qu'on puisse contester un choix, cela s'inscrit dans l'ordre normal des choses lorsqu'il s'agit d'arts visuels, ou encore de l'interrogation du langage, de la maîtrise technique, de l'esthétique... L'unanimité dans ce domaine là est très rare. Certaines rencontres ont eu ces mêmes réactions. Et à côté d'elles, il y en a d'autres qui contrairement à celles-là reconnaissent aussi que l'oeuvre était de qualité et méritait d'être primée.

Il y a eu aussi la cérémonie d'ouverture où le politique a délibérément fait ombre au culture...

Il faut relativiser ce point de vue. Il est clair qu'une habitude s'était installée, que les gens ont cherché à retrouver au niveau de la Biennale de Dakar. Je pense qu'il faut tenir en considération le fait qu'on est plus au Cices. On est revenu au théâtre Daniel Sorano et au Musée de l'Ifan. Il y a également la contrainte de temps qui voudrait qu'après Sorano, on aille faire l'ouverture au Musée de l'Ifan. Tout ceci fait qu'une recomposition des dispositions traditionnellement prises a été faite. Je pense qu'il n'y a pas véritablement une politisation de cette première journée de la Biennale de Dakar.

Justement le représentant de l'Union Européenne a préconisé, au cours de la cérémonie d'ouverture, l'autonomisation de la Biennale. Partagez-vous cette suggestion ?

Je suis d'avis que la Biennale de Dakar doit rester sous la tutelle du Ministère de la culture et du patrimoine historique classé. Je suis aussi d'avis que l'organisation d'une biennale mérite une attention particulière et devrait faire l'objet d'une analyse approfondie pour voir, au fond, quel le statut qui s'adapte au mieux à la gestion d'un événement de cette nature. J'estime que le statut de la Biennale mérite d'être redéfini en fonction des objectifs et des orientations. Mais quel que soit le statut qui devra être trouvé pour la Biennale de Dakar, le lien avec l'Etat devrait être maintenu.

Comment entrevoyez-vous l'avenir de la Biennale de Dakar ?

Il y a beaucoup de perspectives positives. Il y a un certain nombre d'acquis, un potentiel qui est là et qui mérite d'être consolidé. Il y a de nouveaux acteurs et secteurs qui manifestent pour la première fois de l'intérêt pour la Biennale. Et il y a le fait que les partenaires traditionnels ont maintenu l'attention qu'ils ont accordée à la Biennale et ont réaffirmé leur disponibilité à faire de sorte que cette Biennale soit pérenne. Je pense que l'enjeu se situe à ce niveau : la pérennisation de la Biennale, le renforcement des capacités de cette Biennale à assurer une gestion saine et performante sur les différents aspects de l'organisation, la capacité des acteurs à assumer pleinement les charges liées à la fois à la préparation et à l'organisation. Nous pensons qu'il y a des acquis. Il peut y avoir des insuffisances et des faiblesses. Il s'agit de les identifier, d'analyser les causes, d'apporter les correctifs les plus appropriés pour que la prochaine édition se déroule à la satisfaction de tous.

Propos recueillis par
Yacouba SANGARE (Côte d'Ivoire)

Entretien

Fodé Camara ou l'art d'organiser l'espace...

La scénographie d'exposition élabore un juste équilibre entre une disposition technique, un discours et des oeuvres présentées. L'agencement de l'exposition internationale du Dak'art 2006 - respectivement réparti entre la Galerie Nationale, le site de l'Ifan et la Maison des anciens combattants - a été réalisé par l'artiste plasticien Fodé Camara. Celui-ci entend inscrire dans un parcours équilibré et harmonieux la multiplicité des approches inhérentes à la création contemporaine africaine.

Quelle est la particularité de votre scénographie ?

C'est une scénographie qui tente d'éviter le phénomène de stérification. Le parti pris est de pouvoir confronter les travaux des artistes issus de la jeune génération avec ceux des artistes plus confirmés. J'accorde beaucoup de sens au fait qu'un jeune artiste puisse s'expérimenter en côtoyant des artistes déjà initiés en la matière.

Quelle stratégie avez-vous usé afin de rendre accessible les oeuvres au public ?

Je crois sincèrement que le mélange des disciplines peut créer une accroche pour un public novice. En ce sens, l'exposition internationale confrontent plusieurs supports : peinture, sculpture, dessin, photographie, installations divers. Nous avons favorisé des espaces cloisonnés pour la plupart des travaux vidéo, créant de fait, des endroits dans lesquels le visiteur peut éprouver de manière très intime le message d'une oeuvre. Pour prendre le seul cas de l'Ifan, nous avons été confronté au grand volume des salles. Par ailleurs, nous avons dû réfléchir à une mise en espace qui soit capable de séquencer le regard du spectateur. L'idée s'agit de pouvoir donner l'occasion au public de découvrir progressivement les travaux des artistes. La notion de convivialité a également son importance.

Votre scénographie tient-elle compte de regroupements de thèmes particuliers ?

Mon travail est une approche globale de l'espace qui consiste à créer un univers à partir d'un thème d'exposition. Les oeuvres sélectionnés cette année répondent au thème largement énoncé : Entendu, sous-entendu, mal entendu. J'ai voulu donner une certaine cohérence entre les oeuvres choisis et les lieux d'expositions. Par exemple, à la Maison des anciens combattants, les oeuvres sont supposés traduire l'Afrique dans son rapport colonial. J'ai essayé de montrer des oeuvres qui interpellent dans leur capacité à suggérer l'idée de la révolte. On retrouve à la Galerie Nationale des oeuvres qui révèlent un caractère plus spirituel.

Quelle a été la nature de votre collaboration avec les commissaires associés à l'exposition ?

Je dois avouer qu'il a été difficile de travailler ensemble. La raison provient du fait que je suis intervenu peu de temps avant le début des expositions. Et la plupart des espaces avaient déjà été attribués aux artistes par leurs commissaires. Comme je n'ai pas approuvé toutes les répartitions, j'ai dû à plusieurs reprises proposer d'autres idées. Et d'ailleurs, cela c'est souvent passé dans les heurts. Mon souci consistait primordiallement à optimiser chacun des espaces. Au final nous nous sommes tout de même entendu.

Le fait d'être artiste peintre vous a-t-il aidé à concevoir ce travail ?

Sans aucun doute. Disons que cela m'a réellement aidé à comprendre les attentes que avoir certains artistes. Avoir une connaissance et une bonne appréhension technique est nécessaire afin de pouvoir estimer ce genre de besoins.

PROPOS RECUEILLIS PAR
Thierry William KOUDEDJI (Bénin/France)



“The Guilt of Mankind” (Mambakwedza Mutasa)

ZIMBABWE A LAND OF CONTRADICTIONS

As I stand here speaking on behalf of my fellow displaced Zimbabwean artists be it at home or abroad: We are all dotted around the world not because we want to but because of the oppressive regime of Mugabe; those at home lost their studios during the so called operation Murambastvina or the clean up compaigne which took place last year: One asks a question why are we dotted around the world? Well its the Understanding and the Misunderstanding around the whole visual Language in Zimbabwe; The same artists who played a pivotal role during the struggle and where suppressed by the Smith regime are now being suppressed by Mugabe using the same oppressive machinery used by Smith:

Today here at The Dakar Biennale I would like to thank Youkuba Konate and their team for inviting me and the presents of Zimbabwean Artists here; Their work which is Questioning the dearth of Human rights, Freedom of Expression, Hunger, Titure and the humany sufferying can not be shown in Zimbabwe because of the political appointeers in the National institutions, One of the paintings by Misheck Masamvu comment on the logic and reveal the human sufferying couused by the operation Murambastvina and the Land issue, Today we are talking of the politicians to get involved in the Afrikan Qntemprary art growth, they will do so when it serves their interest like what is happenning in Zimbabwe today: These Misunderstings are humperying the development of Contemporary art in Zimbabwe and its only through us here that we can push for the freedom of expression for Artists and Art Critics in Zimbabwe, Artists are the Mirror of the Society to reflect on the good and the bad and if not allowed to reflect then art looesses its purpose, The voice of the voiceless has been silenced in Zimbabwe:

Raphael CHIKUKWA,
curator (Zimbabwe)



LES REGIONS DU SENEGAL A L'HONNEUR **Connectez-vous !**

«Si tu ne vas pas aux régions, ce sont les régions qui viendront à toi !». Pas évident de se déplacer vers les régions du Sénégal lorsqu'il existe un foisonnement d'expos sur la capitale. Qu'à cela ne tienne ! Il existe «Connexion», une exposition collective de vingt-six artistes représentant onze régions du Sénégal.

Organisée par l'association «Jaibi Jallan» avec le soutien de la Biennale de Dakar, la Fondation Sonatel et de Top Pneu, cette exposition se déroule au centre culturel Blaise Senghor.

Il semblerait que Saint-Louis, Kaolack, Kolda, Ziguinchor, Fatick, Tambacounda, Diourbel, Thiès, Matam, Dakar et Louga aient envoyé leurs meilleurs (jeunes) artistes. Il n'y a qu'à observer les tableaux et photos accrochés aux cimaises de la salle de Blaise Senghor ou encore admirer les sculptures posées à même le sol. On y trouve de la créativité et la volonté d'aller de l'avant, qu'il faut encourager.

Il nous est bien difficile de parler des nombreuses œuvres exposées car elles sont différentes les unes des autres et apportent un regard neuf sur l'art africain et pas seulement contemporain.

Un de ces artistes a choisi de s'exprimer à travers la photographie. Son sujet de prédilection est l'arbre mais pas en entier, une partie suffit. Ainsi un bout de tronc devient, au tirage, la face et la trompe d'un éléphant. Un autre artiste joue sur les couleurs telles que le vert, le bleu et le rouge pour faire apparaître, à l'instar des images d'Epinal des animaux presque en relief. Un autre encore a utilisé des pneus pour réaliser ses œuvres etc.

Non, ce n'est pas à travers un article que nous pouvons vous décrire la «magnificence» des œuvres. Un seul coup d'œil de votre part et vous serez conquis. Nous en sommes convaincues. Alors connectez-vous à Blaise Senghor !

Zouhour HARBAOUI (Tunisie)



SANDRINE BEAUCHAMP,
CHARGÉE DE PROGRAMMES (DELEGATION UE AU SÉNÉGAL)

« UN VENT NOUVEAU SOUFFLE SUR LE DAK'ART »

Quelle forme d'appui l'UE apporte-t-elle à la Biennale de Dakar ?

A travers son instrument de coopération qu'est le Fonds Européen de Développement (FED), la Commission européenne soutient la Biennale de l'Art africain contemporain de Dakar depuis sa première édition en 1992. Ainsi, plusieurs FED se sont succédé avec un appui constant pour participer à l'émergence de la Biennale comme un des rendez-vous majeurs des artistes et des professionnels de l'art africain. Aussi, l'UE a contribué dans l'ensemble à près de 45 % du budget global de la Biennale et, plus récemment, le partenariat s'est manifesté au travers une contribution financière du 9ème FED de l'ordre de 250 millions de FCFA sur la période 2004-2006. Ces fonds auront été intégralement utilisés pour financer environ 60 % du volet « transport des œuvres, hébergement et transport des participants » de l'édition de 2004. De même, ces fonds ont contribué à hauteur de 40 % des investissements nécessaires à l'aménagement des sites. Enfin, sur cette convention, des activités structurantes ont été menées dans le cadre de l'Intersession de 2005 et dont les effets ou certaines réalisations contribuent au bon déroulement de cette 7ème édition de 2006. Il est enthousiasmant de constater qu'au cours de ces deux années, un réel échange de vues a pu être entretenu entre les partenaires, dans le souci de professionnaliser et de rendre plus visible un événement ancré sur un solide concept.

Pour cette édition 2006 y-a-t-il eu des innovations dans l'appui par rapport aux éditions précédentes ? Si oui lesquelles ?

L'appui de la Commission européenne est motivé par le souci de renforcer le professionnalisme de l'équipe en lui procurant en partie les moyens de ses ambitions. Il est important que la Biennale se pérennise en proposant des projets conceptuels toujours novateurs et solidement mis en oeuvre. C'est pour cela que l'UE a participé au renforcement de l'équipe avec le recrutement d'une comptable, d'un chargé de communication et d'un scénographe. En outre, des workshops de critique d'art, de design, la réalisation de supports essentiels de communication, la mise à jour et le relookage du site Internet, la confection des spots TV et des affiches sont autant de manifestations

d'une coopération constructive. Le mieux est de demander aux principaux artisans de la Biennale, mais je ne crois pas me tromper en décelant cette année un « vent nouveau » qui donne au Dak'Art plus de visibilité et de confiance pour renforcer sa position sur la scène internationale des arts contemporains. L'enjeu est de taille puisqu'il s'agit ici de permettre à la Biennale de s'inscrire dans un cadre global tout en apportant sa pierre à l'édifice, pour permettre la diffusion des idées, mais aussi des retombées économiques concrètes. En cela le thème de cette année « Afrique : entendus, sous-entendus, malentendus » reflète clairement cet esprit de réflexion et cette volonté de « faire » reconnaître les compétences artistiques africaines. Projet que l'Europe poursuit en favorisant le dialogue des cultures et l'ouverture au monde .

L'appui de l'UE à la Biennale va-t-elle se renforcer pour les prochaines années ? Sous quelle forme ?

Depuis quelques années des réflexions ont cours sur la pérennisation de la Biennale, notamment par le biais d'une plus grande autonomie lui permettant d'avoir accès à des financements de source plus diversifiée. L'Union européenne a maintenu sa volonté d'appuyer la Biennale dans ce but et des fonds sont réservés dans le cadre du Programme de Soutien à l'Action Culturelle (PSAC) qui est un projet de coopération entre le ministère de la Culture et du Patrimoine historique Classé et la Commission européenne. Ce projet devrait voir le jour prochainement. Hormis l'appui financier à la Biennale, ce partenariat consistera en un dialogue autour des idées et des pistes de formation à envisager. Dans le cadre des fonds « Tous ACP », il se peut que des projets d'envergure sous-régionale puissent voir le jour au niveau des industries culturelles par exemple. Et la Biennale pourrait proposer ses compétences ou de les étoffer. Il reste cependant à veiller à ce que l'appui de la Commission européenne participe à l'élaboration d'un cadre global (économique, juridique et social) du secteur culturel pour lui permettre de faire valoir ses atouts et sa puissance économique.

Propos recueillis par
Modou Mamoune FAYE (Sénégal)

COMMUNAUTÉ FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Le levier principal de la communication de Dak'art

« Dak'art Actu », le quotidien de la Biennale n'aurait pas pu exister et être présenté sous sa forme actuelle sans la Communauté française de Belgique. Depuis 2000, cet organisme apporte un appui institutionnel et financier très important à Dak'art par le biais de son Commissariat Général aux Relations Internationales (CGRI). Dans le cadre de l'édition 2006, elle a pris en charge le transport et le séjour à Dakar de quatre journalistes africains et d'un journaliste belge... Le CGRI a financé l'édition du « Dak'art Actu » et doté la cellule de Communication de la Biennale d'un important lot de matériel informatique. En mars dernier, la Communauté a signé à Bruxelles, avec le Sénégal, un programme triennal d'échanges culturels dont l'exécution a déjà démarré. Il prend en compte, entre autres, l'organisation d'ateliers de formation sur l'art contemporain, la réalisation d'une exposition après la Biennale...

Fortuné SOSSA (Bénin)

Le prix « Au Sud du Sud » à Joseph BERTHIERS (Kenya)

C'est désormais la coutume, le Centre Culturel SAREV, installé à Marseille, est venu à DAKAR pour remettre le prix « Au Sud du Sud » à son lauréat désigné par le Jury officiel. Jean Louis Favier, le directeur de SAREV, accompagné de Stéphane Brabaant, nous dit le plaisir qu'il aura à recevoir ce nouveau lauréat : « La peinture de Joseph Berthiers fourmille d'ironie. Elle fait exploser la vie, nous plonge, en une suite d'instantanés, à la croisée de mille petites histoires où le plaisir, la lutte pour la survie et le jeu vorace entre pouvoir et soumission suintent de chaque trait. Nous l'accueillons à MARSEILLE avant la fin de l'année pour une exposition au Théâtre DAKY LING, en plein centre et en plein cœur populaire de MARSEILLE, rue d'Aubagne et aux Capucins. Ses œuvres seront présentes également à l'extérieur du théâtre, contre les façades et dans les vitrines. Et, bien entendu, Joseph BERTHIERS sera avec nous pour quelques semaines de rencontres professionnelles et amicales. »

(Centre Culturel SAREV :
www.dusud.com)

THE FOIBLES OF THE BIENNALE

This afternoon, I will gleefully board our national carrier- Kenya Airways for a six and half hours trip back home and I can't wait for it. I have been anxious to get back home since Monday when my enthusiasm of the Biennale was shattered after an itchy-fingered moron pinched my bag that had my tools of trade and it will take a long time for me to forget this trip. I will, without doubt, remember it for the beautiful installations, new media works of art, paintings and sculptures that have been presented for all to see but I will also remember it for the tragic loss of my company's two cameras- a digital & film camera and other accessories. I know that I will have to face a barrage of questions from the company directors how their fairly expensive pieces of equipment were lost and they will keep reminding me about it for a very long time to come. It was a dark spot to an otherwise fine event that offered new insightful works of art and I will try as much as possible to make them come to terms with the loss by probably picking the bill of the new equipment that will be bought to replace the ones that was stolen.

This will be my personal tribulations of the 7th edition of the Dak'Art Biennale of African Contemporary Art but while talking about my experiences with visiting artists, journalists and other participants, I have also learnt about their ordeals at the Biennale and it is food for thought for the organizers of the subsequent events. I was not the only one who lost some valuable. A commissioner lost her bag while she and other commissioners were putting up some of the art works at the National gallery. Apart from her credit cards and other valuables, she lost her passport and any traveler knows that the loss of this document can be really stressful. She was lucky that her country has an embassy in Senegal. Woe unto her if there was none. And talking about traveling, the journey to the Biennale has been strewn with some unforgettable drama for some of the participating artists. A number of artists from Kenya couldn't make it because of the communication challenges from this end. It was a trying experience for many. Those who made it have a tall tale to tell. After a long-drawn-out struggle to get their tickets, Richard Kimathi and this writer finally the online ticket on Wednesday May 3 to travel from Nairobi to Dakar via Johannesburg. However, when they went to the airport on Thursday May 4 to travel to Dakar, they were shocked to learn that they needed transit visas while in Johannesburg. It was cancelled to the following day when they could just flight direct to Dakar by Kenya Airways. This happened and even after informing their hosts that they would on that flight, there was no one to meet them at the airport. They called their hosts but they still had to wait for one and half hour before they were collected.

Nonetheless, this was nothing compared to what the Tanzanian curator/artist Robino Ntilla had to go through. He came to Dakar via Johannesburg and after doing about 12-hours in the sky,

he got here at 2 in the morning and stayed a further 7-hour, at the airport as he waited for his hosts to sort out his local transport and more distressful for him, his luggage that had gone missing. More was to follow because even after he left the airport, he had no where to stay because the organizers had not reserved a room for him. The organizational challenges have gone beyond the transport and accommodation and they have been rife in situations when one is looking for information. The frustration of getting information as been hampered by the language but over and above this, our different work ethics have come to play.

Picture this : an artist seeking information or clarification goes to an office and find an officer and after the formalities of trying to establish the lingua franca, you make your inquiry. However, before you can get your answer, the telephone rings and it is quickly attended to. Ten- fifteen minutes down the line, it is finished and he/she turns to you to state your problem again. While you are in the process of re-stating your problem, he/she is visited by a local and they break into Wolof and you are immediately forgotten. It takes a while before you are remembered and by this time, your patience has been tasted and you are ready to leave with or without the answer. You probably leave with one or are asked to come back later when further consultations would have been made. In my inquiries, I learnt that some people have gone back and others have either chosen to forget it or look for solutions elsewhere.

A number of artists felt that the Biennale has not provided enough interaction space for artists. There is a perception that the Biennale is a forum for curators, commissioners and donors, who all want to push their agenda. The artists are left a peripheral. Besides this, there are a few artists who consider themselves as veterans of the Biennale and they would like to see the Biennale develop to be a meeting space that also helps institutions who want to share and show some of the numerous artists that they work with throughout the year. This view is advanced by artists who feel that if it the Biennale can be viewed in football terms ; Dak'Art is in the same league with the African Cup of Nations. It is the grandest gathering of visual artists from various corners of the continent and they capture the goings on in the continent in an amazing way. However, the only problem is that it is a gathering of players who play in the local leagues only. Those who play in "professional leagues in various cities around the world" have not adequately taken part in the Biennale. They can take part if the institutions (teams) that they play for daily (or the larger) part of the year away from the Biennale are allowed to take part. The artists that I interviewed pointed out that the organizational challenges are many and while some might be overlooked, there are others that need immediate consideration since they will continue to pose significant challenges in the future.

Kimani WA WANJIRU (Kenya)

REMI SAGNA DE L'OIF

« Il y a une révolution dans l'évolution de la Biennale »



Remi Sagna, Directeur de la diversité culturelle par intérim au sein de l'Organisation internationale de la Francophonie, jette un regard sur cette 7e édition de la Biennale de l'art africain de Dakar et explique l'assiduité de sa structure dans l'appui des projets artistiques.

Qu'est-ce qui explique le soutien de l'OIF à la Biennale ?

La francophonie est un partenaire de la première heure de la Biennale ; elle est engagée à côté de la Biennale depuis la première édition, c'est-à-dire en 1990. Vous savez bien que la culture a été à la base de la création de l'Agence de coopération et technique qui a été la structure mère ayant engendré plus tard l'Organisation internationale de la Francophonie. À ce titre, la culture, le dialogue des cultures, la problématique de la diversité culturelle ont été au cœur de la philosophie mais aussi de l'action de la Francophonie. Cela explique que la Francophonie ne soit pas absente d'un projet aussi important que la Biennale ; parce que nous considérons que les artistes de tous domaines ont une contribution majeure à apporter dans les pays membres de la Francophonie et en particulier dans les pays en développement. Et aujourd'hui, la Biennale est l'un des projets, j'allais dire les plus importants en matière de promotion de la création artistique africaine. C'est donc logiquement que la Francophonie soit à ses côtés, lui apportant non seulement un soutien financier mais également un soutien pour la mise en œuvre d'un certain nombre de ses aspects (je pense notamment au journal, au catalogue, à la présence des artistes sans lesquels il n'y a pas de Biennale).

Peut-on connaître le montant de votre enveloppe de soutien ?

Il est de 50 millions Cfa et un prix que nous offrons, qui consiste en une résidence de trois mois qu'on attribue à une artiste. Cette année, c'est Bill Kouelany du Congo Brazzaville qui est la lauréate. L'ensemble du coût de cette résidence est à la charge de la Francophonie.

Vous avez été secrétaire général de la Biennale. Quel regard critique jetez-vous sur cette édition ?

Je me réjouis d'abord d'une chose : la pérennité de la Biennale de Dakar, qui est un projet fragile, mais un projet très fort. Je me réjouis que cette fragilité soit la force de la Biennale. À plusieurs reprises, on a pensé que cette Biennale allait disparaître. Mais des volontés politiques, l'appui des partenaires au développement, la mobilisation des artistes eux-mêmes, tout cela a fait que la Biennale a continué à exister. Je me réjouis aussi de voir qu'à chaque édition, il y a une dynamique nouvelle qui conforte l'existence de cette plate-forme culturelle en terme qualitatif. Nous voyons que ces jalons là sont en train d'être confortés par des réalisations nouvelles, des expositions de qualité, un catalogue de plus grande qualité. Aujourd'hui, je peux dire avec beaucoup de sincérité que le catalogue que nous avons eu cette année est le plus beau réalisé par la Biennale. Je me réjouis que cette manifestation continue à exister, à intéresser, à mobiliser, à faire découvrir de nouveaux talents dans le « off » comme dans le « in ». Il faut que tous ces acquis là soient confortés par un renforcement de la volonté politique nationale, un soutien plus fort des différents partenaires et une adhésion plus massive des artistes de l'ensemble du continent et de la diaspora. Bien entendu, aucune œuvre humaine n'est parfaite ; il y a des difficultés qui sont liées à l'organisation mais aucune édition de la Biennale n'a été parfaite dans son organisation. Mais nous remarquons qu'il y a de la qualité dans le travail qui est mis en œuvre. Je voudrais saluer le travail du secrétaire général qui a été le grand maître d'œuvre de cette opération. Je voudrais saluer le fait que cette année, nous ayons eu une révolution dans l'évolution de la Biennale avec la nomination d'un commissaire général qui a donné une nouvelle impulsion à toute la structure artistique. Les expositions sont remarquables. Bien entendu on peut toujours mieux faire mais c'est déjà bien d'être arrivé au résultat que nous connaissons.

Fortuné BATIONO (Côte d'Ivoire)

LUDOVIC FADAIRO, ARTISTE (BENIN)

Vaudou et religion dans l'art contemporain

Pierres, plantes, pièces de fer, statues anthropomorphes, bâtons en bois, moutilles de terre, etc. Tout est utile pour produire de l'art contemporain. Chaque élément pris individuellement ou en groupe peut avoir une dimension spirituelle, une dimension autre que l'admiration. Un rituel simple à vue d'œil suffirait pour que l'objet inanimé, façonné par des mains d'homme devienne d'une puissance qui dépasse les dimensions humaines.

Si les masques et les statues restent la production la plus emblématique de la tradition artistique africaine, les codes esthétiques varient selon le lieu d'origine. L'ouvrage, qui s'adresse avant tout à des spécialistes, s'attache tour à tour au regard pilote, à l'hypothèse naturaliste, à l'approche fonctionnaliste et au plaisir de voir. Ainsi, l'artiste transfère le cultuel au niveau de l'art.

Au Bénin, l'art contemporain est profondément ancré dans le spirituel : le vaudou. L'artiste Ludovic Fadaïro en donne une illustration à travers son installation « Communion avec les habitants du vide ». L'œuvre se trouve exposée à la Galerie nationale dans l'angle gauche après l'entrée. Il s'agit d'une exposition qui s'apparente à la fois aux cours communes africaines et aux forêts. On y découvre une cinquantaine de pièces montées côte à côte sur de la terre rouge latéritique portant des inscriptions du Fâ, symbole de la porte d'entrée de l'insondable. L'art de Fadaïro est un perpétuel questionnement. Questionnement sur notre histoire. Questionnement sur ce que deviennent nos aînés qui ne sont plus de ce monde du visible, de l'animé. « C'est vrai, nous commémorons nos morts ; mais que commémorons-nous

dans les morts ? Est-ce leur esprit physique, est-ce une communion profonde pour leur demander ce qu'ils ont de plus fort, qui a nourri leur résistance pendant qu'ils étaient sur terre ? » semble interroger l'artiste à travers l'entièreté de son œuvre. Puis la réponse est toute trouvée : les quatre éléments constitutifs de la matrice du cosmos que sont la terre, l'eau, l'air et le feu.

« Dieu créa les quatre éléments puis l'homme, et ce dernier venu ne verra Dieu que par ses manifestations au travers des quatre premiers éléments », justifie Ludovic Fadaïro. Ainsi, l'homme, l'Africain en particulier confère un esprit à chacun de ces éléments pour les vénérer. D'où « la convergence vers la réflexion perpétuelle de tous les hommes qui croient en la force de la nature ».

La musique et la danse sont également étroitement liées au culte, notamment dans le rituel de possession, caractéristique majeure du vaudou, grâce auquel s'opère la communication avec la divinité qui « chevauche » le danseur possédé et s'incarne ainsi en lui.

Au regard de tout ce qui précède et qui est très illustratif, l'art africain peut intégrer dans ses contours définitionnels une succession d'entités aux contours distincts. Un cumul des expressions spécifiques à chacune des cultures particulières qui le composent. Le tableau de l'artiste n'en restituerait que la somme des disparités. C'est donc avant tout au spectacle de la diversité que se consacre cet ouvrage. Issues d'ethnies et d'aires stylistiques multiples, les cultures africaines n'ont pas développé leur art de la même manière.

Fortuné SOSSA (Bénin)

FONDATION PRINZ CLAUS

Un appui de poids à la Biennale de Dakar

Financée par le ministère des Affaires étrangères des Pays-Bas, la Fondation Prinz Claus soutient plusieurs projets culturels en Afrique.

Le Prinz Claus, époux de la Reine des Pays-Bas, Béatrix, désire « faire quelque chose en Afrique et en Amérique Latine ». Pour l'aider, le gouvernement néerlandais décide de lui offrir une Fondation pour la culture et le développement qui portera son nom et aura pour but d'initier ou de soutenir des activités culturelles et de subventionner des porteurs de projets liés à la culture dans les pays où il est économiquement difficile de les réaliser. « Nous appuyons les initiatives pour leur qualité, leur innovation, leur caractère actuel et contemporain » souligne Mme Els Van der Plas, directeur général de la Fondation Prinz Claus. Et depuis 2002, la fondation accompagne la Biennale de Dakar. Pourquoi ce choix ? « Depuis la disparition de la Biennale de Johannesburg, le Dak'Art est la seule biennale importante pour les artistes africains en terme d'échanges et de rencontres », répond Mme Els Van der Plas. Pendant deux éditions (2002 et 2004), la Fondation Prinz Claus a subventionné structurellement la Biennale, c'est-à-dire qu'elle ne subventionnait que les expositions.

Cette année, elle a choisi d'octroyer 30.000 euros au Dak'Art afin d'assurer le transport des artistes et le financement de quelques expositions. « C'est très important pour nous de soutenir la Biennale parce qu'elle donne lieu à de nombreux échanges culturels », renchérit-elle avant de remarquer que sa fondation a apporté un appui à l'expo Africa Comics (en Off) sur la BD proposée à la Mairie de Grand Dakar. La Fondation Prinz Claus est très présente sur le continent. Outre le Dak'Art et bien d'autres projets, elle prépare actuellement « L'Opéra du Sahel » qui sillonnera, à partir de novembre 2006, l'Afrique et l'Europe. D'ici là, Mme Els Van der Plas repart du Dak'Art la tête pleine de bons souvenirs. « J'ai vu de très bonnes choses, de belles œuvres. J'ai aussi aimé le défilé d'Oumou Sy dédié à Senghor. C'était magnifique ».

Yacouba SANGARE (Côte d'Ivoire)

L'équipe de Dak'Art Actu vous salue bien !



Le quotidien « Dak'Art Actu » vous a accompagnés pendant une semaine. Depuis l'ouverture de la Biennale, le vendredi 5 mai 2006, nous avons tenu, chaque matin, à respecter notre rendez-vous avec vous. L'équipe chargée de réaliser ce journal n'a pas du tout chômé et a voulu, quotidiennement, rendre compte des différentes activités qui ont rythmé la première semaine du Dak'Art 2006. Ces « soldats anonymes de la Culture » passaient presque inaperçus dans les dédales des galeries, des espaces de discussions et du QG du Secrétariat général de la Biennale. Ils étaient venus de la Belgique, du Bénin, du Burkina Faso, de la Côte d'Ivoire, de la France, du Kenya, du Nigeria, de la République Démocratique du Congo, de la Tunisie et du Sénégal. Les signatures de Yacouba Sangaré, des deux Fortuné (Bationo et Sossa), de Eddy Kabeya, de Kimani Wa Wanjiru, de Roger Pierre Turine, de Abraham Bayili, de Massamba Mbaye, de Alassane Cissé, de Omar Diouf, de Fatou Kiné Sène, de Chuka Nnabuife, de Zouhour Harbaoui, de Fatou Kiné Sène et de Aliou Ndiaye commençaient à être familières aux « biennalistes » qui, très tôt le matin, s'arachaient les 650 exemplaires que nous leur servions après une longue journée de collecte et de traitement de l'information. Et toutes ces belles pages ne vous seraient pas parvenues sans la touche artistique de Cheikh Tidiane Mbaye qui « montait » toutes ces pages, la vigilance de Diabel Thiam qui faisait d'incessants aller et retour à l'imprimerie et le coup d'œil perspicace des photographes Touré Béhan et Pape Seydi qui zoomaient sur... tout ce qui bougeait. Nous aurions bien aimé continuer cette aventure stimulante, mais ce n'est que partie remise. Rendez-vous dans deux ans avec, nous l'espérons, un produit aussi bien écrit et bien présenté. En attendant, savourez cette dernière édition de « Dak'Art Actu » et continuez à admirer les belles œuvres d'art qui s'offrent à vos regards jusqu'au 5 juin 2006.

Modou Mamoune FAYE (Sénégal)

ABDELLAH KARROUM, COMMISSAIRE ASSOCIE

«Le commissaire est dans le secret de l'artiste»

Café du Novotel de Dakar, il est 9h30. Abdellah Karroum prend le temps de mener des conversations approfondies avec les nombreuses personnes qu'il rencontre. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir un programme quotidien très chargé ! Alors que la Biennale est déjà bien entamée, le jeune commissaire associé à la 7ème édition du Dak'art affiche un air plutôt décontracté. Voilà qu'il nous rejoint pour répondre à nos questions. Abdellah Karroum se définit comme une personne à qui revient la responsabilité d'accompagner l'artiste dans la formulation de son œuvre. Lorsqu'il évoque son parcours, il utilise le terme de « nomade » pour certainement traduire la pensée que l'on ne prémédite pas d'être commissaire pour la Biennale de l'Art africain Contemporain.

Né au Maroc en 1970, il s'est très tôt intéressé au domaine de l'art. Après le bac, il rejoint la France pour y poursuivre des études universitaires. Il obtient un Doctorat en communication Arts et Spectacles à l'université Bordeaux II. De retour au Maroc, il porte un projet original intitulé « Le bout du monde » dans lequel il invite des artistes à investir des espaces publics tels que les souks et les places de certains villages. Ainsi, cinq expéditions seront menées à partir de 2000. C'est la précarité dans laquelle travaillent les artistes au Maroc qui le pousse à concevoir ces alternatives qui, très vite, deviennent des nécessités. En 2002, il cherche à créer un département Art au sein de d'une université marocaine. Cette envie est à l'origine d'un deuxième projet, « L'appartement 22 » à Rabat,

pour lequel il transforme son propre lieu d'habitation en amphithéâtre. Son espace privé est désormais le lieu où se croisent les artistes, les philosophes, les écrivains et quelques musiciens. Et comme pour parachever l'ensemble de ces projets, il imagine un cadre éditorial intitulé « Les éditions Hors'champs ». Cet outil permet une vraie circulation des idées en utilisant le support du livre et du catalogue afin d'inscrire chaque moment « de l'art » dans un temps présent, mais aussi futur. Pour le Dak'art 2006, il avait la responsabilité de dénicher des artistes d'envergures pour la zone allant du Maroc à l'Egypte. Douze artistes présentent leurs travaux dans la sélection officielle de la Biennale... Un grand merci Abdellah Karroum !



Deux questions à ... ABDALLAH KARROUM

Comment avez-vous investi votre tâche de commissaire associé de la Biennale 2006 ?

« Comme un réel travail de création et lorsque qu'il est mené à terme, le travail du commissaire implique une grande disponibilité pour la présélection et la sélection des artistes de la Biennale. Il sous-entend également la conception d'espaces pour mettre en valeur des œuvres. A cela, il faut ajouter tout un travail de recherche pour la parution du catalogue. A ce niveau, nous avons proposé une documentation plutôt riche. Le travail du commissaire se réalise bien entendu de concert avec une équipe choisie. Nous avons rencontré quelques complications au niveau de la coordination qui, malheureusement, ne nous a pas permis de réaliser un travail très approfondi autour de l'accrochage ».

Que pouvez-vous dire concernant la sélection des artistes que vous avez proposés pour la sélection officielle de la Biennale ?

« J'ai mené cette présélection pour la zone Maroc-Egypte avec le souci particulier de rendre compte de la pertinence de certains artistes du Maghreb. Je n'avais aucune idée sur l'aboutissement de cette proposition. Par rapport à cette zone, j'ai également voulu confronter certains travaux à la question des frontières. Le Maroc, et plus largement l'Afrique, connaissent un problème de gérance humaine avec leurs fortes migrations de personnes. L'idée était de pouvoir, par la réflexion, intégrer des pays sortant du contexte panafricain mais qui, par ce problème des frontières, détiennent un lien certain avec l'Afrique. L'Espagne est peut-être le meilleur exemple. Cette question de frontières m'intéresse énormément. Elle est probablement à approfondir encore plus pour une prochaine édition du Dak'art. Sur une quarantaine d'artistes proposés, douze ont été retenus dans la sélection du In. Et c'est bien qu'ils rencontrent le public dakarois ».

Propos recueillis par **Thierry William KOUEDJJI**